

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1849 \(19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item](#)[Broglie, Vendredi 21 septembre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

Broglie, Vendredi 21 septembre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Politique](#), [Politique \(France\)](#), [République](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Dorothee\)](#), [Travail intellectuel](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1849-09-21

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

CoteAN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 12

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Broglie. Vendredi 21 sept 1849 5 heures

Je vois ici bien du monde. Presque autant qu'au Val Richer. En gens du pays du moins. Tous les conservateurs des environs, anciens ou nouveaux viennent me voir.

Je suis frappé de ce qu'il y a en même temps, de résolution et de timidité dans leur langage. Ils sont très réactionnaires ; ils demandent de l'ordre du pouvoir, tant qu'on voudra tant qu'on pourra leur en donner mais sous le régime actuel avec les noms actuels. Ils n'abordent pas l'idée, d'un changement au fond. La république peut devenir conservatrice, despotique, aristocratique même ; ou lui en saura gré. Mais la République, je ne vois presque personne qui pense, qui veuille dire du moins qu'il pense à autre chose. Les plus hardis disent que la République pourrait bien n'être qu'une expérience, et une expérience qui ne réussira pas. Mais ils admettent tous l'expérience, et ne la regardent que comme déjà faite. Ils attendent et blâmeraient ceux qui ne voudraient pas attendre. Pour trouver des gens qui maudissent tout haut la République, qui n'en attendent rien et qui demandent pourquoi on attend ; il faut descendre beaucoup plus bas que les gens qui viennent me voir. Il faut aller parmi le peuple chez les paysans. La point de gêne, point de retenue. Et très généralement. L'Empire serait très bien reçu. Le comte de Paris serait très bien reçu. Henri V, c'est plus douteux. La Monarchie est populaire, la légitimité non. Mais pas plus pour le comte de Paris ou pour l'Empereur que pour Henri V, aucun de ceux qui maudissent la République ne remuerait le doigt. Les paysans qui demandent pourquoi on attend attendant aussi tranquillement que les bourgeois. A dire vrai depuis que les rouges ont été bien battus et qu'on croit qu'ils le seraient encore, s'ils remuaient, l'ordre règne partout, l'administration marche, les affaires se font, les intérêts privés s'arrangent, à peu près comme en temps ordinaire. Il est facile ici de renverser les gouvernement très difficile de bouleverser la société ; elle reprend très vite, son aplomb. A très courte échéance, il est vrai ; personne ne fait ni projets, ni longues affaires ; personne ne bâtit une grande maison ; personne ne prête son argent pour plus de deux ans jusqu'aux approches de la prochaine élection du Président et de l'Assemblée. Combien de temps un grand pays peut-il se passer absolument d'avenir ? Pas toujours j'en suis sûr. Mais ce pays-ci assez longtemps, j'en ai peur. S'il est grand, les hommes qui l'habitent sont si petits qu'ils ont bien moins besoin d'avenir. Ce qui est petit se résigne bien plus aisément à être court. Il est vrai qu'on en devient plus Petit, et qu'on souffre de ce rapetissement forcé de toutes les Affaires, de toutes les transactions, de toutes les entreprises, de toutes les existences. Je crois même que cette souffrance ira croissant, et finira par devenir insupportable Mais, pour le moment elle est encore assez limité ; et on la supporte assez bien. Singulier état ! Très triste à voir, mais très nouveau et très curieux à observer. Jamais certainement pays si malade au fond n'a eu si peu l'air, d'être malade, pour quelqu'un qui me ferait que le voir en passant. M de Falloux, dit très malade. Sa mort serait presque un évènement. Les légitimistes comptent sur lui, non seulement pour l'avenir, Mais pour prendre une part chaque jour un peu plu grosse en attendant. Il n'ont personne pour le remplacer.

Samedi 22- sept heures

Pouvez-vous me dire que les portraits de Mad. de Caraman sont d'une ressemblance frappante, et que vous ne voulez pas poser parce que cela vous ennuie trop ? Vous ne savez pas quel plaisir me ferait un portrait de vous vraiment ressemblant, ou bien vous n'avez pas le courage de vous donner cet ennui pour me donner ce plaisir. Si j'étais là, je vous gronderais beaucoup. De loin, il faut être court. Depuis que vous n'avez plus d'yeux, je ne sais plus que m'affliger de votre ennui. Je ne peux plus vous dire : lisez, écrivez. Vous devriez trouver une lectrice qui pût vous lire du français. Cela doit se trouver, même à Richmond. Elle vous lirait une heure ou deux dans la journée, la Revue des deux mondes, Mad. de

Krudener. Quoiqu'on ne publie plus grand chose de bon à Paris, il y aurait cependant de quoi vous désennuyer un peu. Vous n'aurez plus besoin de cela à Paris. Il y aura assez de conversation pour remplir votre temps. Barante, Ste Aulaire, Duchâtel y passeront l'hiver. Tout ce qui me revient me persuade de plus en plus qu'il n'y aura point de gros événement ; rien dans les rues. Il n'y aurait que la dislocation de la majorité dans l'Assemblée qui pût amener quelque chose de gros. Mais elle me paraît bien décidée à ne pas le disloquer. Il y a, dans la masse honnête des légitimistes, beaucoup d'humeur contre leurs journaux qui les poussent, et les compromettent.

9 heures

Merci de votre longue lettre, et de cette de Lord Beauvale. Très intéressantes. Je n'ai que le temps de vous dire adieu. J'ai là des épreuves de mon livre qu'il faut que je corrige et que je renvoie sur le champ à Paris. Je n'ai rien de là ce matin. Adieu, adieu, adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Broglie, Vendredi 21 septembre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-09-21

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3135>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 21 sept. 1849

Heure5 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationRichmond

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionBroglie (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

Prophie - Vendredi 24 Sept. 1849
5 heures.

Je suis ici bien du monde.
Presque autant qu'un Vat Richer. En gens du
pays des moines. Tous les conservateurs des
environs, anciens ou nouveaux, viennent me
voir. Je suis frappé de ce qu'il y a, en me me-
fiant, de révolution et de timidité dans leur
langage. Ils sont tous réactionnaires; ils demandent
de l'ordre, du pouvoir, tout qu'on voudra, tant
qu'on pourra leur en donner, mais sous le régime
actuel, avec le nom actuel. Ils n'abandonnent
pas l'idée d'un changement au fond. La

République pour des uns; conservatrice, despotique,
aristocratique même; ou lui en saura gré.
Mais la République. Je ne vois presque personne
qui pense, qui veuille dire du moins qu'il
pense à autre chose. Les plus hardis disent
que la République pourrait bien n'être qu'une
expédience, et une expédience qui ne résout
rien. Mais ils admettent tous l'expédience,
et ne la regardent pas comme déjà faite.
Ils attendent, et blâmeraient ceux qui ne
voudraient pas attendre.

Pour trouver des gens qui maudissent tout

faire la République, qui non attendent rien et
qui demandent pourquoi; en attendant, il faut
descendre beaucoup plus bas que les gens qui
viennent me voir. Il faut aller trouver le peuple,
chez les paysans. Là point de gêne, point de
retenue. Et très généreusement. L'Empire avait
très bien vu. Le Comte de Paris avait très bien
vu. Henri V, eût plus douté. La Monarchie
est populaire, la légitimité non. Mais par
plus pour le Comte de Paris ou pour l'Empereur
que pour Henri V, aucun de ceux qui ont été
la République ne rompraient la loi. Les
paysans qui demandent pourquoi, on attend
attendent aussi; tranquillement que les bourgeois.

À dire vrai, depuis que les rouges ont
été bien battus, et qu'on voit qu'ils le devraient
encore d'être, se meurent, l'ordre règne partout,
l'administration marche, les affaires se font,
les intérêts privés s'avancent, à peu près
comme en tout ordinaire. Il est facile ici
de revoir les gouvernements, très difficile
de bouleverser la société; elle reprend très
vite son à plomb. À très courte échéance, il
est vrai; personne ne fait ni projets, ni
longs affaires; personne ne bâtit une

grande maison; per-
plus de deux ans, je
élection du Président
de deux ou trois ans
chacun d'eux.

Mais le pays-ci attend
en grand, les hommes
petits qu'ils ont
qui est petit de ne
être courts. Il est
petit, et qu'on s'en
force de toutes les
façons, de toutes les
existences. Le vrai
n'a existant, et
= bête. Mais, pour
assez limitée, et
singuliers états
très nouveau et
certainement pour
en si peu l'air de
qui ne ferait que

M. de Falloux
devrait presque en
comptant sur lui,

son, personne ne prête son argent pour
ans, j'irais approcher de la province
président et de l'Assemblée. Combien
grand pays peut-il de presses abor-
venir? Par, toujours, j'en suis sûr.
ici assez longtemps, j'en ai peur, j'ai
les hommes qui l'habitent sont si
une bien moins besoin d'avoir. Le
et le ne l'ignie bien plus aisément à

Il est vrai qu'on en devient plus
son souffre de le rapot; sagement
ntes les affaires, de toutes les troupes
toutes les entreprises, de toutes les
Le vrai même que cette souffrance
nt, et se finira par dessein insuppor-
in, pour le moment, elle est encore
e, et on la supporte assez bien.

les états! très triste à voir, mais
se et très curieux à observer. Jamais
t pays si malade au fond n'a
in d'être malade, pour quelques
t que de voir en passant.

Falloux est très malade. La mort
se son événement. Les législateurs
s lui, non seulement pour l'avoir,

mais pour prendre une part chaque jour un
peu plus grosse, en attendant. Ils h'ont pas même
pour le remplacer.

Samedi 22 - Sept heures.

Pour - vous me dire que les portraits de M^{re}
de Caumont sont d'une ressemblance frappante,
et que vous ne voulez pas poser parce que cela
vous semble trop ? Vous ne savez pas quel
plaisir me ferait un portrait de vous, même
ressemblant, ou bien vous n'avez pas le courage
de vous donner cet ennui pour me donner ce
plaisir. Si j'étais là, je vous gronderais beaucoup.
De loin, il faut être court.

Depuis que vous n'avez plus d'yeux, je ne
sais plus que m'attarder de votre ennui. Je ne
peux plus vous dire : lisez, écrivez. Vous devez
trouver une lecture qui fait ventiler la
français. Cela doit se trouver, même à Richmond.
Elle vous lirait une heure ou deux dans la
journée, la Revue des deux mondes, mais
de Houdouin. Quoiqu'on ne publie plus grand
chose de bon à Paris, il y aurait cependant
de quoi vous des'ennuyer un peu. Vous n'avez
plus besoin de cela à Paris. Il y aura assez
de conversation pour remplir votre temps.
Préparez, J^{te} Antaire, le château y passera l'hiver.
Tout ce qui me revient me paraît de plus

en plus qu'il m'y aura point de gros événement ; rien
dans les rues. Il m'y aurait que la dislocation de
la majorité dans l'assemblée qui pût amener
quelque chose de gros. Mais elle me paraît bien
devenue à ne pas se disloquer. Il y a, dans la
maigre comète des légitimistes, beaucoup d'hommes
contre leurs journaux qui la poussent et les
compromettent.

4 heures.

Mercredi de votre longue lettre, et de celle de
lord Beaumont. Très intéressantes. Je n'ai que le
temps de vous dire adieu. J'ai lu de nombreux
de mon livre qu'il faut que je corrige et que
je renvoie sur le champ à Paris. Je n'ai rien
de lu ce matin. Adieu, adieu, adieu.